

LARS MUHL

manuscrit

LE CHERCHEUR

DÉJÀ 90 000 LECTEURS
NE RENONCE JAMAIS
À CELUI QUE
TU ES VRAIMENT

Flammarion

« J'avais toujours su qu'un être était plus que sa simple identité. J'avais toujours su que la véritable personne se trouvait quelque part derrière les défenses ou les écrans protecteurs procurés par les titres, les carrières et les emplois. J'avais toujours su qu'en dernier recours, quelles que fussent nos conditions de vie et notre position sociale, tout paraissait étrangement illusoire, une fois replacé dans la perspective de l'éternité. »

Dans ce récit initiatique, premier opus de la trilogie *O' Manuscrit*, Lars Muhl nous révèle son chemin philosophique et son réveil spirituel nés de sa rencontre avec un Voyant, à Montségur, dans les Pyrénées françaises. Par une écriture simple et sincère, l'auteur guide le lecteur, comme lui-même le fut par le Voyant, et nous emporte dans son aventure stimulante et remarquable issue de sa propre expérience et où se mêlent histoire et ésotérisme au pays des Cathares. Laissez-vous emporter par le merveilleux de ce parcours au cœur de la spiritualité en dehors de l'espace et du temps. Prenez le train pour ce voyage mystique et partez à la quête de vos propres réponses et à la rencontre vraie avec vous-même.

Lars Muhl est un auteur danois de renommée internationale, un orateur et un guérisseur. Il figure régulièrement dans le top 100 des personnes les plus influentes spirituellement de The Watkins review, au côté du Dalaï Lama, de Deepak Chopra, de Paulo Coelho ou encore de Nelson Mandela.

Traduit de l'anglais
par Alice Boucher

Flammarion

Le Chercheur

The O Manuscript

All rights reserved

Copyright Lars Muhl 2008

English translation copyright Watkins Media Ltd 2012

Pour la traduction française :

© Flammarion, 2017

ISBN : 978-2-0814-0873-9

Lars Muhl

Le Chercheur

O'Manuscrit

Traduit de l'anglais par Alice Boucher

Flammarion

*Ceux qui dansent sont souvent réprouvés
par ceux qui ne peuvent entendre la
musique.*

1

C'était un jour glacial de février. L'un de ces jours où la gare centrale de Copenhague était rien moins qu'accueillante. Je tirai mes valises en haut des escaliers pour échapper au vent froid qui soufflait depuis le quai et, assez délibérément, ignorai les mendiants et les sans-abri qui, installés sur de vieux journaux, agitaient leur tasse à café bleue en direction des passants. Mon propre budget était plus que restreint ; de plus, la tête me tournait. Je me sentais nauséeux. Je n'étais absolument pas moi-même. Que n'avais-je pas compris pour avoir, à un degré aussi effrayant, perdu mon équilibre intérieur ? Et juste à présent, alors que je m'apprêtais à entamer ce qui serait sans doute le voyage le plus important de ma vie. Je bus une bouteille d'eau minérale à la cafétéria et dénichai un coin où je pus m'asseoir sans trop être dérangé, afin de me remettre. Je disposai d'environ deux heures avant le départ du train de nuit pour Cologne. Quoique j'eusse l'impression d'être parvenu fort loin déjà, je demeurai là, tel un novice abandonné. Sans succès, j'avais tenté de vendre le récit de mon voyage à un grand journal, deux jours auparavant. Cependant, comment auraient-ils pu comprendre qu'un périple en train vers le sud de

l'Espagne était probablement plus exotique, aujourd'hui et à notre époque, qu'un voyage en avion à destination de l'Antarctique, pour la simple raison qu'il prenait plus de temps ? Les employés de l'agence DSB ne s'y étaient pas trompés. C'était le premier voyage du genre qu'ils vendaient depuis des années.

« Êtes-vous sûr ? » demanda la femme, avec un étonnement teinté d'une légère curiosité, lorsque je réservai mon billet.

Je préfèrai éviter de me lancer dans une grande explication sur le fait que j'avais, des années auparavant, cessé de prendre l'avion, mais ne pus m'empêcher de sourire en songeant que j'étais paradoxalement sur le point d'entreprendre un périple en train de quarante-huit heures vers l'Espagne afin, en principe, de m'envoler. Certes, pas en avion, mais néanmoins...

L'odeur grasse et caractéristique du plat du jour – viande, choux, sauce et pommes de terre –, mêlée à beaucoup trop de fumée et de nicotine, révoltait mon estomac, et je dus me concentrer pour ne pas vomir. J'avais froid en dépit de la chaleur, la sueur coulait sur mon front et je tremblais si fort que je dus tenir la bouteille à deux mains. Je bus un peu d'eau et m'efforçai de penser à autre chose.

« Mais n'êtes-vous pas Lars Muhl ? » Une voix bien trop optimiste perça à travers le brouhaha des assiettes et des couverts. Je levai les yeux et acquiesçai automatiquement. Un homme me

tendit une serviette en papier et un stylo :
« Pouvez-vous me donner un autographe ? »

Il sourit à la jeune fille qui se tenait près de lui et paraissait être sa fille. J'étais sur le point d'être malade pour de bon. Des gouttes de sueur glissèrent le long de mon visage lorsque j'attrapai le stylo pour écrire mon nom, tout en me levant de mon siège. Puis je courus aussi vite que possible vers les toilettes.

Lorsque je revins, l'homme et sa fille avaient disparu. C'était le premier autographe que je donnais depuis une éternité. À la table voisine, une femme d'âge mûr, agrippée à sa bière forte, me lança un regard noir et désapprobateur, et j'eus quasiment l'impression de l'entendre penser : « Bon sang, mais pour qui vous prenez-vous ? » Eh bien, c'était ce que j'aurais voulu savoir moi-même. Je fermai les yeux et tentai de me concentrer sur l'instant présent. Mais curieusement, mes pensées revinrent automatiquement en arrière. Au jour où ma carrière de chanteur avait définitivement pris fin et où j'avais entrepris mon voyage. À tout ce qui s'était passé avant MAINTENANT.

J'avais toujours su qu'un être était plus que sa simple identité. J'avais toujours su que la véritable personne se trouvait quelque part derrière les défenses ou les écrans protecteurs procurés par les titres, les carrières et les emplois. J'avais toujours eu conscience qu'aussi connus, aussi riches ou

célèbres que nous puissions être, il n'y avait, à travers le monde, jamais assez de fans, d'argent ou d'attention pour combler le vide et adoucir la peine que tout ce ramdam entraînait avec lui. J'avais toujours su qu'en dernier recours, quelles que fussent nos conditions de vie et notre position sociale, tout paraissait étrangement illusoire, une fois replacé dans la perspective de l'éternité.

J'étais, depuis mon enfance, familier d'une autre réalité. Entre l'âge de dix et douze ans, j'avais vécu chaque soir, avant de m'endormir, d'étranges et douloureuses expériences de kundalini qui avaient eu pour conséquence que, durant cette période-là, j'avais à peine dormi. Comme je ne pouvais partager ces expériences avec personne, je devenais de plus en plus introverti et incapable de vivre normalement. Je trouvais les situations sociales difficiles à gérer et ne réussissais pas à l'école. Cette situation, cependant, ne m'empêchait pas d'avoir mes propres lectures. À l'âge de quinze ans, je reçus par courrier le livre du soufi Hazrat Inayat Khan, *Gayan, Vadan, Nirtan*. Je ne sais qui l'avait envoyé. Mais cet ouvrage fut une révélation et m'incita à lire d'autres œuvres de Khan. Le problème, toutefois, était que tout ce que je lisais et étudiais se rapportait, sous une forme ou une autre, à ce que je connaissais de l'autre réalité et contrastait vivement avec l'ensemble de mon apprentissage scolaire. Lorsque je quittai finalement l'école en 1966 pour me lancer dans le tourbillon de la vie en tant que

musicien, j'eus l'espoir qu'ainsi serait éliminée une fois pour toutes cette réalité qui avait provoqué en moi un si terrible sentiment de solitude et dont personne ne semblait se soucier.

Lorsqu'en 1969, le destin emmena le groupe dans lequel je jouais en Israël où nous devions tourner durant un peu plus de deux mois, je pus croire que ma tentative avait réussi. Nous nous produisîmes devant des soldats dans les camps d'été de l'armée, devant des étudiants à l'université, et devant des jeunes dans des clubs ou des discothèques. Les drogues étaient plus ou moins inévitables, mais hélas, également interdites à cette époque en Israël. Aussi, lorsque nous fûmes arrêtés en possession de cannabis et d'amphétamines, au cours d'une descente à l'hôtel, nous fûmes contraints de passer une semaine dans la célèbre prison préventive de Jaffa, tout près de Tel-Aviv. Un banc de pierre pour dormir, un robinet d'eau froide pour se laver, un trou au centre de la cellule pour soulager les besoins naturels et une forme de communication très primitive entre prisonniers et gardiens, furent donc nécessaires pour m'éveiller de mon sommeil magique.

Durant une promenade, l'un de mes collègues de prison me désigna les trous de deux mètres sur deux creusés dans le sol où étaient enfermés les fous, les meurtriers et les violeurs, chacun dans sa fosse, avec une grille métallique au-dessus de la

tête : un four brûlant la journée, un Frigidaire glacial la nuit. Chaque fois qu'un prisonnier passait et crachait ou jetait une pierre aux misérables créatures, celles-ci répondaient par des hurlements inarticulés et hystériques, par le bruit infernal des chaînes martelées contre la grille métallique. Il était dur d'accepter qu'au même moment, l'astronaute américain Neil Armstrong posait le pied sur la Lune et déclarait : « Un petit pas pour l'homme, un grand pas pour l'humanité. » Tout d'abord, je ne compris pas. Que cela signifiait-il ? S'agissait-il d'une plaisanterie cosmique ou de la façon dont les êtres civilisés accueillaient la dualité ultime divisant la vie en noir et en blanc, en paradis et en enfer ?

Ce fut comme si tout ce qui se produisit durant ces trois mois en Israël avait simplement aiguisé ces sens psychiques que j'avais, jusqu'alors, désespérément tenté de dissimuler. Était-ce dû à l'environnement chargé de passé et d'histoire, avec ses mythes et ses traditions religieuses ? Je ne sais, mais je commençai à avoir parfois des visions de l'ancien temps, à entendre des voix venues d'un monde étrange et pourtant familier. De plus, pour la première fois de ma vie, je rencontrai un être qui avait vécu les mêmes expériences que moi. Simon. Un garçon juif de treize ans qui, lui aussi, connaissait cette réalité.

Un jour, alors que nous étions assis sur notre terrasse face à la rue, il est passé. Tandis qu'il approchait, et quoiqu'il fût encore loin, je sus

immédiatement qui il était. Parvenu au niveau de la terrasse, il s'arrêta. Il me reconnut également. Je l'invitai à boire un thé et, dès cet instant, nous nous retrouvâmes presque quotidiennement. Un jour, il me fit don d'un collier avec un pendentif sur lequel il avait réalisé un travail de filigrane, composé d'un globe contenant un morceau de cèdre et auquel était attaché un cône en forme de spirale. Le globe symbolisait la Terre, le petit morceau de cèdre, le ginkgo biloba du roi Salomon, l'arbre cosmique, qui possédait un pouvoir magique. La spirale représentait le cycle éternel de la mort et de la renaissance, et la transformation de la matière en esprit. À l'instant où je compris, un immense « oui » résonna en moi, et ce fut comme une bénédiction.

La rencontre avec Simon – combinée aux expériences psychiques – me fit penser que j'avais désormais trouvé le lieu auquel j'appartenais, et dans mon euphorie, j'oubliai les réalités de ma vie. Sans doute, l'adage selon lequel une chaîne n'a que la force de son maillon le plus faible contient-il une part de vérité puisqu'un jour, je découvris que le collier et le pendentif avaient disparu. Ce fut comme un mauvais présage. Et cependant, comme un éveil supplémentaire. Un éveil, cette fois, au fait incontournable qu'il était temps de rentrer à la maison. Immédiatement avant mon départ, j'eus ma première expérience de hors-corps.

Et voilà qu'une trentaine d'années plus tard, je me retrouvai assis dans la gare centrale de Copenhague, éprouvant, mais autrement, la sensation de n'être

pas dans mon corps – disons, pas à ma place, plutôt. Par quoi avais-je été appelé ici ? Était-ce par le temps – mon temps –, enfin sur le point d’atteindre au point d’éternité où les extrémités se rejoignent, où deux réalités n’en forment plus qu’une ?

Chaque vie est un voyage, et la mienne ne faisait pas exception. Mais étais-je parvenu à une impasse ou bien le voyage touchait-il à sa fin ? Du point de vue de ce qui constitue traditionnellement une vie réussie, la mienne paraissait être à maints égards un échec. Pendant plus de trente ans, j’avais mené un combat perdu d’avance en entreprenant une carrière de musicien, puis de chanteur. J’avais obtenu d’honnêtes résultats et cependant, chaque fois qu’ils prenaient un tour sérieux, quelque chose me tirait dans la direction opposée, loin des projecteurs, des promotions et des responsabilités superficielles. Ce quelque chose semblait, au fil du temps, empiéter toujours plus sur ma réalité.

Désormais, c’était avec distance que je regardais tout cela. Que je considérais le mensonge avec lequel je m’étais trahi moi-même et qui m’avait maintenu dans un état finalement devenu insupportable, pour la simple raison qu’il me rendait malade. Trop longtemps, j’avais cru qu’il était possible d’avancer dans deux directions opposées. Faire partie de la scène musicale avec tout ce que cela supposait, et simultanément, vivre paisiblement en contemplation, à l’instar de quelque

mystique. Être lié à un monde statique, unifié, strictement intellectuel et matériellement centré, alors que dans le même temps, je redécouvrais véritablement et apprenais à connaître cette autre réalité, cachée et totalement différente : ce n'était tout simplement pas possible. Alors que je me trouvais sur scène, sous la grande tente du festival de Roskilde, en 1991, une question me frappa subitement, au beau milieu d'une chanson : « Que fais-tu là ? » Je pus soudain me voir moi-même de l'extérieur, je pus m'entendre parler au public, m'efforçant de recouvrer mon sang-froid avec un piètre « euh, euh, euh », de reprendre contact avec la réalité du festival, laquelle était en train de disparaître dans un brouillard de bière et d'ivrognerie dépourvu de sens. C'était absolument irréel, et bien sûr impossible puisqu'on ne peut abandonner le navire une fois parti. Le soir même, je décidai d'arrêter la tournée, et cette année-là, je quittai ma ville natale pour m'installer sur une petite île.

« Le train de 6 h 45 pour Cologne arrivera au quai numéro 3 dans trente minutes », annonça une voix métallique à travers les haut-parleurs.

Je vérifiai l'heure sur ma montre. J'avais la sensation d'être une île au milieu d'un océan brumeux de dîneurs attablés à la cafétéria. Le lieu se remplissait. J'achetai une autre bouteille d'eau minérale. La nausée et le vertige étaient en train de disparaître. Dans le hall d'arrivée, frigorifiés et

frissonnants sur leurs bancs, les mendiants tentaient de se réchauffer. Aucun passant n'y prêtait attention. De manière générale, on eût dit que nul ne remarquait quoi que ce soit. Le manteau boutonné, les yeux ailleurs. Chacun semblait se suffire à lui-même. À quoi pensaient-ils ? Où allaient-ils ? Qu'en était-il de moi ? Ne me suffisais-je pas à moi-même ? Ma capacité à participer à des activités sociales s'était-elle améliorée depuis que je m'étais retiré sur l'île ? À peine ! Mais je l'avais fait parce qu'il le fallait.

Nombreux étaient ceux que j'avais entendus exprimer le souhait d'être assez fortunés pour se retirer dans quelque lieu champêtre idyllique et se concentrer sur eux-mêmes. Mais ce n'était absolument pas mon cas. Je n'étais pas riche. Au contraire. L'état de renoncement matériel provoqué par l'effondrement de ma carrière aurait donné des cauchemars à la plupart des citoyens nantis. Le processus par lequel j'étais passé relevait à la fois paradoxalement d'un dépouillement existentiel et d'une dépression.

Une fois installé sur l'île, mû par l'idée de remettre de l'ordre dans ma vie, je me tournai naturellement vers l'écriture. Je pris peu à peu conscience de l'importance du langage dans le changement qui était le mien, et après la parution de mon premier livre, d'autres suivirent. Ma fascination pour les premiers écrits taoïstes et

bouddhiques évolua vers une étude comparée approfondie de la religion, des mystiques chrétiens, du soufisme et des divers mouvements occultes et écoles hérétiques chrétiennes. Plus tard, j'entrepris d'étudier par moi-même l'araméen, cette langue que Yeshoua (Jésus) est censé parler. Une pratique quotidienne de différentes formes de quiétude et de méditation n'eut pour autre effet que de m'éloigner plus encore de mon ancienne vie. Quelque chose pourtant persistait en moi, qui m'incitait à m'accrocher vainement à un vestige réduit et obstiné de ma carrière diversifiée dans le showbiz.

Jusqu'au jour où des circonstances m'aidèrent à prendre la décision devant laquelle j'hésitais. Au cours de l'enregistrement de *Mandolina*, qui s'avéra être mon dernier album, la maison de disques m'informa subitement qu'à la suite de la fusion avec une multinationale, elle mettait un terme à nos engagements (avant même que ceux-ci n'entrent véritablement en vigueur) pour des raisons qui me restent inconnues. Ce qui signifiait que le contrat que nous venions tout juste de signer et qui comprenait un autre album était désormais nul et non avenu. La maison de disques n'accepta qu'en rechignant que je finisse ce que j'avais entrepris. Bien qu'il n'ait pas été vraiment gâché, le travail parut en grande partie inachevé. Ce fut extrêmement frustrant à tous égards.

Les maisons de disques cessèrent de me considérer avec sympathie. Mes chansons n'ayant pas

donné les retombées commerciales escomptées, je n'eus, d'un jour à l'autre, plus de revenus.

Était-ce là un élément propre à l'ironie du destin, ou était-ce l'effet d'une industrie toujours plus commerciale qui s'efforçait de débarrasser le marché du disque des ultimes substances étrangères ? Je ne pus m'empêcher de songer à une conversation surprise un jour entre deux directeurs de maison de disques, l'un ayant sèchement remarqué que hormis le fait de devoir travailler avec des artistes, le marché musical était assez intéressant.

Une étape importante de ma vie semblait avoir pris fin. Comme cela. Dans un claquement de doigts. Ce ne fut que plus tard que je compris qu'on ne vous pardonne pas aisément de délaïsser les feux de la rampe, alors que la plupart des artistes ont le sentiment que ce sont ces feux-là qui, à des degrés divers, constituent leur gagne-pain. Mon problème, cependant, était que je n'appartenais pas à ce monde. Dès lors, ma dégringolade s'accéléra. L'intervalle entre les appels s'allongea et pour finir, le téléphone cessa définitivement de sonner. Lorsque je réalisai que je n'avais plus moi-même qui appeler, je débranchai la prise et annulai mon abonnement. J'étais là où je voulais être. N'était-ce pas ce que j'avais voulu ? Et lorsque ma situation économique sembla passer de l'acceptable au plus que précaire, sans doute avais-je atteint le point de non-retour. Sans doute étais-je en train de réaliser qu'il était temps de prendre soin de mon vrai moi.

Comprenais-je enfin que la vie était trop courte pour la consacrer à de simples trivialités ?

« Le train pour Cologne arrivera quai 3 dans quelques minutes. »

Je me baissai pour prendre ma valise et fus pris de vertiges. Mais alors que je traversais le hall d'arrivée, une légère sensation électrique parcourut ma colonne vertébrale. C'était comme un courant fragile diffusant lentement son énergie à travers tout mon corps, faisant disparaître jusqu'à la plus petite trace de vertige. Je lançai une pièce de vingt couronnes dans un gobelet de café et gagnai le quai 3 où le train attendait.

2

Je plaçai ma valise sur la couchette du haut. Celle-ci était garnie d'une couverture de laine usée et d'un drap qui dégageait une indéfinissable mais très puissante odeur de désinfectant. Le wagon-lit de seconde classe est réservé à ceux qui voyagent léger. Tout y a été créé à partir d'une image ascétique et réduite du monde. Les dimensions de la couchette, du lavabo et des toilettes signalent que le voyage ne constitue qu'une courte étape, un intermède discret, pourtant souligné par la longue succession d'arrivées et de départs, de bonjours et d'au revoir, d'absences et d'attentes, de baisers et d'accolades, de larmes et de tristesse, auxquels on assiste tout au long du périple et qui marquent les arrêts éphémères de tout déplacement en train, de toute vie. Paradoxalement, c'est aussi la preuve que l'homme et sa vie forment plus qu'un ensemble aléatoire de qualités instables et d'influences imprévisibles.

La vie est l'expression d'une unité, aussi fragmentée puisse-t-elle paraître. Il m'a fallu de nombreuses années pour comprendre cela. Ce ne fut pas avant d'avoir vu ma vie se restreindre et se limiter que j'éprouvai le besoin d'un espace plus vaste. Ce ne fut pas avant d'avoir perdu tout ce que



Zoé, Prat, Isathar.

Ce qui est caché doit être dévoilé

Cet ouvrage a été mis en page par



<pixellence>

N° d'édition : L.01EPMN000924.N001
Dépôt légal : mars 2017